



PROLOGUE

(Dimanche 10 avril 1993)



« La vie, c'est comme une bicyclette,
il faut avancer pour garder l'équilibre. »

Albert EINSTEIN



Sanglé dans un uniforme neuf mais trop étroit, l'homme s'approcha. Il avait l'air maussade et un peu en colère. D'une voix rugueuse, il demanda les papiers de Flora ainsi que ceux du véhicule. Il les examina très attentivement avant de prendre ceux d'Henriette et de Lydie, auxquels il consacra aussi un long moment.

– Vous venez d'Allemagne..., fit-il remarquer.

– De Berlin, dit Henriette.

– Si vous rentrez à Douai, vous êtes en train de faire un satané détour, dit l'homme en fronçant les sourcils. À vos âges, ce n'est vraiment pas une bonne idée.

– Nous n'allons pas à Douai, nous allons à Biarritz, dit Flora sans réfléchir. Pour le mariage de ma petite-nièce.

– Rien dans le coffre ?

– Nos plus belles robes de bal, monsieur, dit Lydie, avec un air authentique de petite fille gênée.

L'homme la regarda et quelque chose comme l'ombre très fine d'un sourire passa furtivement sur son visage. « Roulez ! » dit-il, et il s'éloigna de l'Opel.

« Il faut avancer, Flora, redémarrez, vite... », dit vivement Henriette. Assise à l'avant à côté de Flora, Lydie, elle, avait bien remarqué le léger tremblement qui agitait la lèvre de la conductrice : répondre à cet inquisiteur lui avait demandé un énorme effort et elle semblait à présent incapable de reprendre ses esprits. Henriette la secoua : « Ce jeune homme nous a dit de rouler, vous allez démarrer cette voiture et nous allons nous éloigner le plus rapidement possible. Flora ! Flora, vous m'entendez ? »

Péniblement, l'octogénaire tourna la clé de contact, la voiture fit un bond de cabri, Henriette et Lydie furent projetées vers l'avant. Flora répéta la manœuvre et, enfin, l'Opel reprit sa route. Mais sans dépasser le 20 à l'heure, Flora n'arrivant pas à enclencher la troisième.

– Quand est-ce qu'Olena va pouvoir reprendre le volant ? s'inquiéta Flora, dont le tremblement avait à présent gagné le corps tout entier.

– Pas tout de suite, voyons, lui répondit Henriette. Il faut que nous soyons hors de vue.

– Courage, Flora, ajouta Lydie en lui posant la main sur l'épaule, vous vous en tirez très bien, au prochain tournant, Olena pourra sortir de sa cachette.

Quelques centaines de mètres plus loin, Flora, qui avait finalement réussi à passer la troisième, commençait à peine à retrouver son calme lorsqu'elle aperçut, dans le rétroviseur, les lumières bleues d'un gyrophare.

– On nous suit ! s'écria-t-elle. La police !

Henriette se retourna brusquement pour constater qu'un véhicule les avait effectivement prises en chasse. À côté d'elle, sous les manteaux et les couvertures qui s'empilaient à l'arrière de la voiture, Olena grommela et s'aplatit encore davantage.

– Calmez-vous, Flora, au nom du ciel, faire une crise d'hystérie ne nous aidera pas, hurla Henriette, elle-même en état de stress avancé.

– Ralentissez, Flora. Je crois que c'est ce qu'il faut faire en pareil cas, ajouta Lydie en tentant de passer au-dessus du tumulte, car aux cris d'Henriette et de Flora s'était ajoutée la sirène stridente de la voiture qui les dépassait.

Flora, en pleine panique, confondit le frein et l'accélérateur, lâcha le volant en hurlant et cacha ses yeux derrière ses mains soigneusement manucurées de rose pastel. L'Opel fit une brutale embardée, longea un moment la rambarde métallique, s'y frotta, faisant crisser la carrosserie, puis se déporta vers la droite et escalada vivement le bas-côté pour finir sa course dans l'herbe du terre-plein qui bordait la route.

Consternée, Flora posa le front sur le volant en répétant « Oh non, oh non... Et la petite... » Henriette, elle, restait bouche ouverte. La voiture de police avait continué sa route à grande vitesse, visiblement à la poursuite de délinquants plus inquiétants qu'elles.

– Et bien voilà, dit Lydie d'une petite voix mal assurée, on n'a même pas eu le temps d'avoir peur...

Olena souleva alors les couvertures qui la dissimulaient, sortit de sa cachette, bondit hors de la voiture et se précipita pour ouvrir le coffre. Milena ne semblait pas inquiète, elle avait dormi et venait à peine de se réveiller, serrant contre elle son soldat de bois, inconsciente du danger qu'elle avait couru. Elle voulut s'installer à l'avant, sur les genoux de Lydie. Olena, de son côté, vérifia l'état de la carrosserie et s'étira longuement avant de reprendre le volant. Il y avait encore un long, un très long chemin à faire.

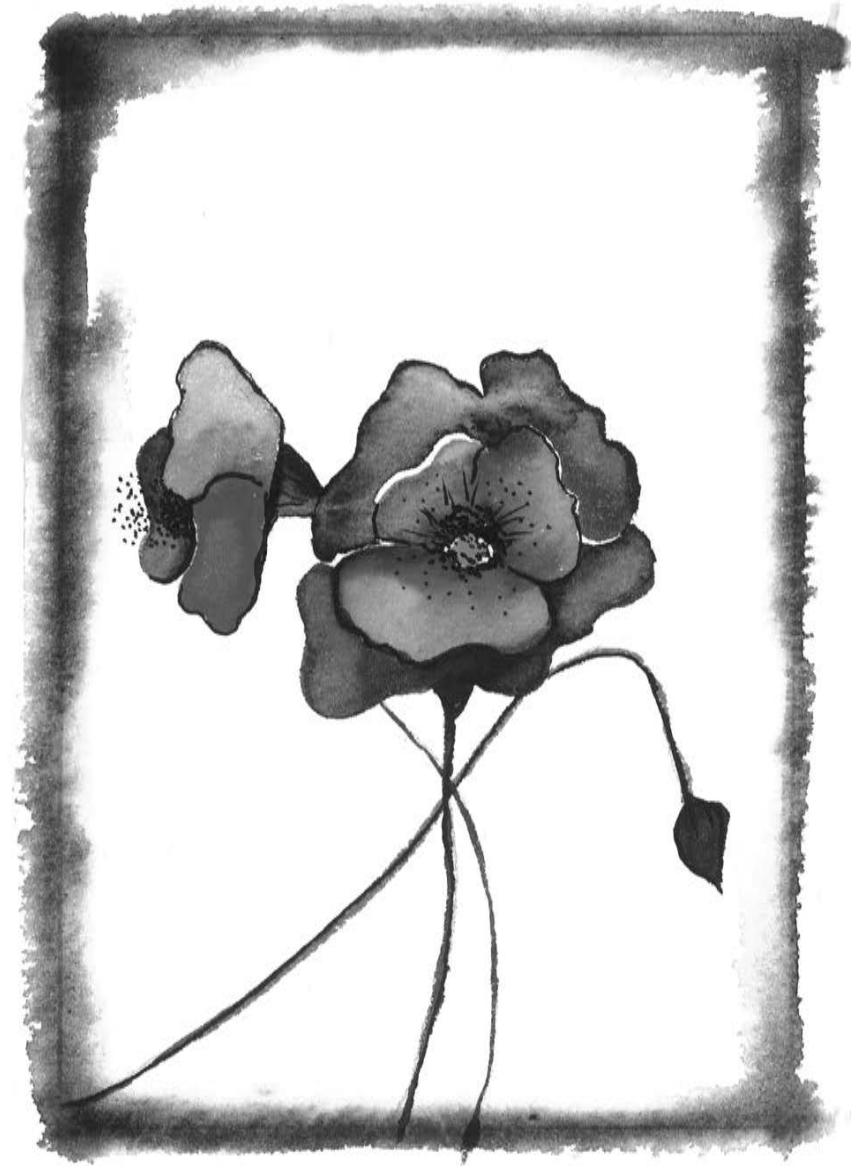
PREMIÈRE PARTIE

La Moisson

(Un an plus tôt, en avril 1992,
puis de mois en mois vers le printemps 1993)

« Notre plus grande gloire n'est pas de ne
jamais tomber, mais de nous relever à
chaque fois. »

CONFUCIUS



Chapitre 1

(Avril 1992)

La première chose qu'on remarque chez Olena, c'est son sourire. Un vrai sourire, tranquille, pas figé. Le sourire d'une personne contente d'être là.

Olena, un beau prénom, passionné, évoquant les envols de mouettes, les bois de bouleaux et les destins slaves contrariés. Pourtant, Olena n'est pas un personnage romanesque, elle s'appelle simplement Olena.

Autour du sourire, quand on s'y attarde, on remarque le visage triangulaire, fin, vif, les cheveux châtain coupés au carré et les yeux noisette qui vont joliment avec le sourire quand ils plissent doucement sur les coins et pétillent de poussières d'or. Un nez plutôt petit, deux fines oreilles, une silhouette harmonieuse, charmante sans extravagance.

Où qu'elle aille, elle arrive toujours légèrement en avance. C'est une habitude. Une précaution pour être plus précis, un moyen d'être discrète, de ne pas se faire remarquer.

Depuis qu'elle est en France, Olena n'emprunte plus les transports en commun. En général, il lui est assez aisé de passer inaperçue, bien plus que Domitienne, qui partage avec elle une petite chambre au centre-ville et dont le teint d'ébène et les boubous fleuris ne laissent pas beaucoup de place au doute. Néanmoins, son accent, elle le sait, la trahit indiscutablement. Alors, pour éviter d'avoir à parler, elle préfère marcher.

Elle n'est pas très grande, ses jambes non plus, pourtant, d'un bon pas, elle arrive toujours légèrement en avance pour assurer le service du soir. Les autres, Djamila ou Antonio, ont parfois cette nonchalance du sud qui leur permet de prendre les choses à la légère.

Elle, elle n'a jamais pu.

Marchant vers elle, sur le trottoir, un homme la regarde. Est-ce qu'il la dévisage ? Est-ce qu'il avance simplement, ne pensant à rien ? Est-ce qu'il voit d'où elle vient ? Est-ce qu'il va lui parler, s'étonner des mots qui, parfois, roulent bizarrement dans sa bouche, hésitent et trébuchent ? Est-ce qu'il va trouver scandaleux qu'elle marche sur le même trottoir que lui, dans la même ville que lui... sans y être autorisée ?

L'homme la croise, lui sourit et poursuit son chemin. Olena, soulagée, avale une longue goulée d'air frais. Peut-être cet homme l'a-t-il trouvée jolie... Peut-être son sourire ne cachait-t-il rien d'autre. Dommage de devoir toujours se méfier mais la rue est un danger et les inconnus sont une menace, alors elle presse le pas, encore.

Avec la vie qu'elle doit vivre en France, les précautions qu'elle doit prendre et les lendemains dont on ne sait jamais de quoi ils seront faits, elle pourrait avoir le front plissé des gens soucieux, mais elle est trop réservée pour laisser paraître son inquiétude.

Elle parle peu, évidemment, choisit ses mots avec soin, son accent colore ses hésitations linguistiques. Elle dit qu'elle parle mal mais qu'on ne doit pas s'inquiéter, qu'elle comprend tout.

Parfois, elle doit mentir. Or Olena n'est pas menteuse, elle y est obligée par cette vie qu'elle mène ici : raser les murs, parfois changer brusquement de trottoir, avoir le cœur battant quand elle aperçoit des képis ou sent des regards insistants, descendre du bus trois arrêts trop tôt quand quelqu'un s'étonne de son accent et lui demande d'où elle vient. Alors, le plus souvent elle préfère marcher, les yeux baissés. Car, parfois, le sourire franc et le regard pétillant ne suffisent pas. Parfois les gens exigent autre chose : des papiers, des autorisations, un titre de séjour attestant la légitimité d'être là, sur ce

coin de terre, parce qu'on y est né, accordant le privilège de respirer l'air de ce pays parce qu'on a la bonne couleur ou le bon passeport...

Olena marche à petits pas rapides et le rythme de sa respiration fait remonter les souvenirs de là-bas. La jeune femme se sent vieille, tout à coup, d'avoir déjà tant travaillé, tant écouté d'histoires de tristesse et de misère noyées sous les grands rires et les chansons de fin de repas, quand les hommes avaient un peu trop bu et que les femmes, les jambes enflées après la longue journée passée en cuisine, se rassemblaient pour la vaisselle. Alors, les saveurs lourdes des plats de sa mère lui reviennent sur les papilles, oignons et paprika mêlés, pommes de terre, choux et betteraves. L'art d'accommoder les restes, de faire avec ce qu'on a, pour recevoir le visiteur dignement et avec profusion. Toujours un peu trop, la générosité frôlant la maladresse. Peut-être est-ce cela le tempérament slave ? Donner à la dureté des jours la beauté d'un poème fortement parfumé ? S'entourer de chaleur, d'alcool et d'épices pour affronter ensemble les moments difficiles ? La famille, les amis, le village réunis dans la joie ou la peine, les années qui s'écoulent marquées par le mouvement des saisons. Tous ces moments chauds, forts et doux lui manquent tellement. Alors, puisque sa vie n'est pas vraiment ici et maintenant, puisqu'elle n'existe que par hier et que pour demain, elle les cultive, ces instants de bonheur volés au passé, et les projette dans l'avenir.

Arpentant les trottoirs mouillés de France, elle revoit les étendues gelées des longs hivers dont on croit ne jamais pouvoir sortir, les champs dorés avant la récolte dans ces campagnes qu'on appelait le grenier de la Russie en d'autres temps. Est-ce que la roue tourne ? Est-ce qu'elle retrouvera un jour l'insouciance de son enfance, quand Babusya la déguisait en poupée colorée ? Comme elle aimait que sa grand-mère tresse ainsi ses cheveux de rubans multicolores ! Est-ce que Milena, sa fille, connaîtra une autre vie, plus douce, plus sereine ? Est-ce que Vassili, son mari, l'aime encore, là-bas, si loin, au Portugal ? Est-ce qu'elle pourra un jour cesser d'avoir peur ?

Alors Olena sourit, c'est son arme, c'est son refuge. Pour échapper aux souvenirs qui embrument les yeux, elle accélère la cadence, en route vers son travail. « Travailler, travailler, mes chères sœurs, il faut travailler ! » N'est-ce pas ce que dit Olga ? N'est-ce pas ainsi que se finit la pièce de Tchekhov ? Olena a étudié La Mouette à l'école, il y a quelques années, il y a si longtemps déjà. Elle pensait alors que la vie serait une succession de musiques, tantôt lentes, tantôt exaltées, elle ignorait que, quelques années plus tard, ses journées se passeraient à éviter les problèmes en se faisant discrète, à économiser sou par sou en travaillant toujours plus, à envoyer tout ce qu'elle pourrait à sa mère, à prier pour Milena en souhaitant pour elle une vie meilleure. Mais les souvenirs sont comme les larmes, une fois qu'ils sont remontés à la surface,

difficile de les refouler. Alors Olena les accepte. Aujourd'hui, elle le sent bien, c'est la nostalgie qui gagne ; demain, peut-être rêvera-t-elle d'un avenir joyeux. En attendant, elle hâte le pas.

Depuis un an et demi, depuis qu'elle est arrivée dans cette ville frontalière, depuis qu'elle n'a plus revu sa petite fille, Olena a trouvé des boulots irréguliers : faire des ménages et puis du nettoyage avec Domitienne à l'hôpital. Là, le comptable, monsieur Dubreucq, lui a parlé de son épouse, Evelyne, qui a transformé leur demeure familiale en maison de retraite pour personnes âgées mais encore valides. Un jour, il lui a demandé si ça lui plairait d'y travailler.

Elle traverse le boulevard, voit enfin la maison ! Déjà le ciel rosé se prépare à la nuit et maquille les lézardes de la vieille demeure.

Comme toujours, la grille grince un peu quand elle l'entrouvre. Dans le parc, devant la maison – oh, pas vraiment un parc, c'est la directrice qui l'appelle ainsi, plutôt un grand jardin –, il y a quelques beaux arbres, imposants et vieux. Dans l'un d'entre eux, Olena ignore lequel, il doit y avoir un hibou, elle l'entend certains soirs et son cri la rassure. Le doux hululement l'accueille, elle peut ralentir, regarder les massifs et les buis soigneusement taillés, parcourir tranquillement l'allée, sentir les odeurs d'herbe mouillée, grimper les cinq marches du perron, ouvrir la lourde porte aux

cuivres astiqués, entrer dans la maison et, enfin, se sentir en sécurité.

Les souvenirs ont fait leur petit circuit dans sa tête, la pluie a cessé. Elle sourit. Et la première chose qu'on remarque chez Olena, c'est son sourire.